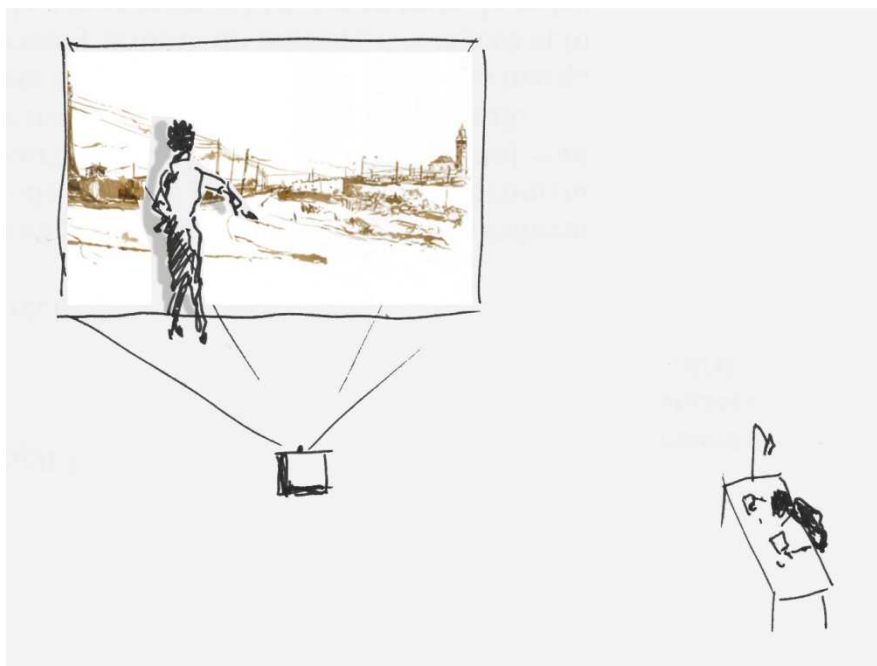


Noire

ROMAN GRAPHIQUE THEÂTRAL
d'après *Noire, la vie méconnue de Claudette Colvin*,
de Tania de Montaigne, éd. Grasset, 2015, prix Simone Weil

Un projet du collectif F71
Adaptation et Mise en scène, Lucie Nicolas

Extraits et pistes graphiques



Extrait 1 – *Noire* de Tania de Montaigne

Prenez une profonde inspiration, soufflez, et suivez ma voix, rien que ma voix, désormais, vous êtes noir, un noir de l'Alabama dans les années 1950. Quittez le lieu qui est le vôtre, passez les ruisseaux, les fleuves, sentez la brise. Survolez New-York, la statue de la liberté, l'Empire State Building, longez la côte cap au Sud. L'air se réchauffe. Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud. Ca y est, vous êtes entré dans la « Cotton Belt », la Ceinture de coton. Dans cette région, depuis le XVIIIe siècle, on produit du coton, beaucoup de coton, et qui dit coton, dit esclaves. Toute une industrie qui repose sur une main d'œuvre qu'on ne paie pas, une telle chose n'aurait jamais lieu aujourd'hui, n'est-ce pas ? Mais avançons. Vous bifurquez, vous quittez la côte pour entrer dans les terres, vous roulez vers l'ouest, tout droit, et alors, vous voici en Alabama, capitale, Montgomery. (...) Prenez une profonde inspiration, soufflez et suivez-moi car, désormais, vous êtes noir. Etre noir, contrairement à ce que l'on imagine, ça n'est pas une question de couleur de peau, c'est une question de regard, de ressenti. Ça vient de l'extérieur d'abord, de l'autre, puis le problème s'infiltré comme une inondation sournoise, ça perce la cuirasse goutte à goutte, ça effrite par imprégnation. Etre noir, c'est une zone d'infiltration, c'est comprendre minute après minute, heure après heure, que pour l'autre, vous n'êtes pas forcément un être humain mais vous n'êtes pas un animal non plus, non, vous êtes autre chose, une chose indéfinissable et embarrassante, une question ouverte, un problème. Etre noir, c'est répondre à des injonctions contradictoires, c'est être une altérité impossible. Vous parlez la langue ? Oui. Vous êtes né dans une culture qui vous fonde des pieds à la tête ? Oui. Mais ce pays n'est pas le vôtre, non. Pourquoi ? Parce que c'est comme ça. Vous êtes impensable, vous êtes mouvant, présent mais absent, chacune de vos journées compose et décompose ce que vous croyez être. Vous êtes le chaînon manquant. Pendant des siècles pour justifier le rapt, la maltraitance, le viol, le meurtre, la torture, on vous a inventé une identité parallèle, corvéable à merci. On regardait vos dents, étaient-elles blanches et régulières ? Vos seins, tenaient-ils haut ou tombaient-ils ? Vos jambes, étaient-elles musclées ou malingres ? Et à présent, il faudrait cesser de vous regarder dans le détail, vous envisager comme un tout, comme un autre soi-même mais l'esclavage colle à la peau, au regard, à l'inconscient. Désormais, vous êtes noir, l'extériorité est devenue votre intériorité, vous êtes un territoire en perpétuelle partition, en guerre interne et externe.



Essais de dispositif d'image en public au Collectif 12



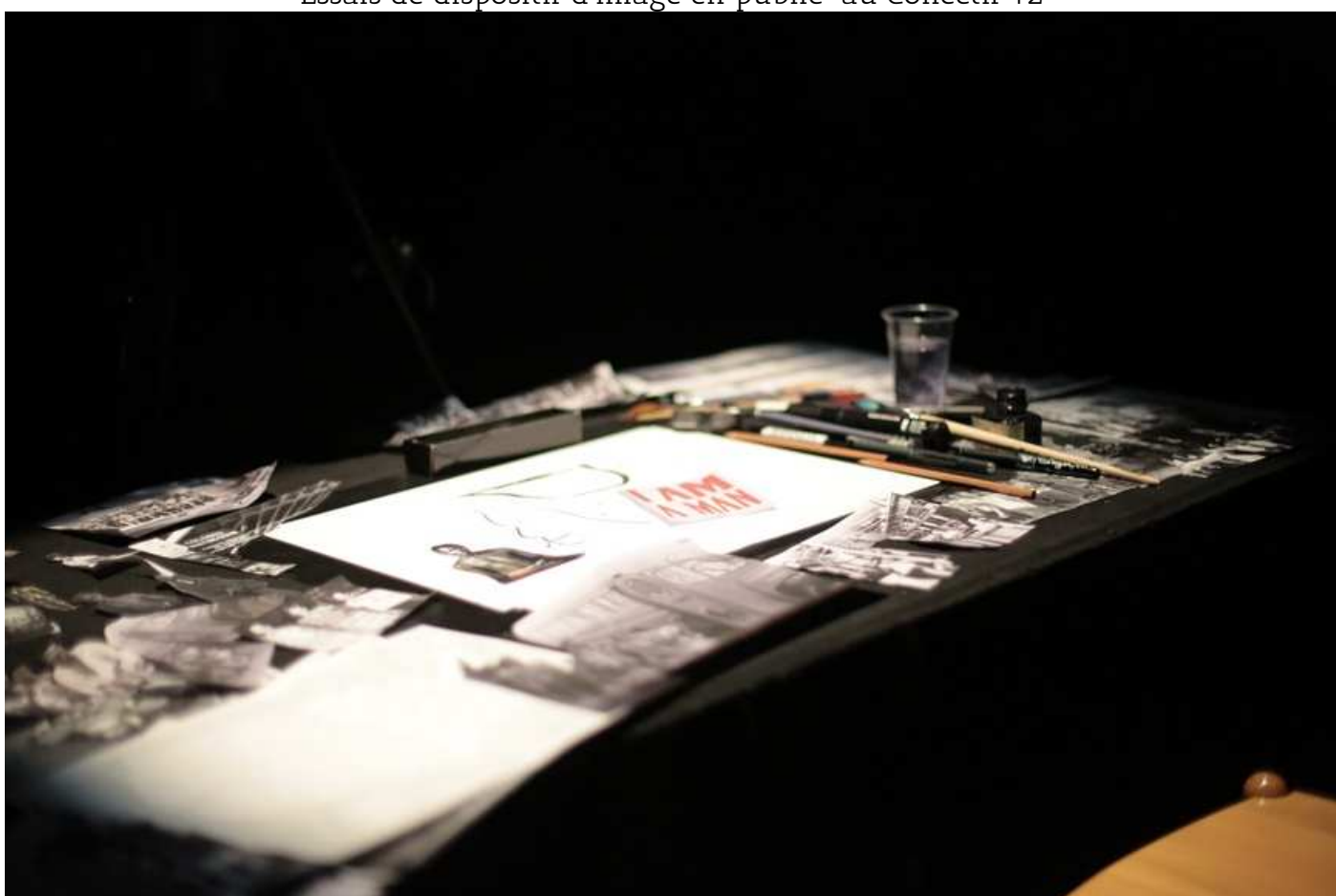
Extrait 2– *Noire* de Tania de Montaigne

Dans les rêves des enfants noirs, il y a celui de pouvoir boire un jour l'eau de l'autre fontaine et, enfin, se réveiller blanc. Comme Miles Davis qui, à la question « Quels sont vos trois vœux? », donnait cette unique réponse : « Etre blanc ! » Le blanc, c'est tout à la fois ce qu'on déteste et ce qu'on aimerait être, une promesse de liberté. La contrainte est si bien intériorisée que le meilleur moyen d'être populaire quand on est noir, c'est d'avoir la peau la plus claire possible, les cheveux les plus raides. On les lisse, on les chauffe, on les repasse même. Chaque matin, Claudette constate que sa peau est toujours aussi noire, ses cheveux toujours aussi frisés. Rien à faire, Claudette Colvin n'est pas populaire, mais elle essaie de l'être à toutes forces, elle lutte chaque jour contre cette chevelure qui persiste à la ramener du mauvais côté. Toutes les semaines, elle paie deux dollars pour un lissage. Deux dollars, c'est une somme, sa mère en gagne trois par jour. Sur une photo d'école, on la voit à douze ans, visage souriant, encore poupin, lunettes cerclées, dents du bonheur et mise en plis figée. (...)

Que celle qui n'a jamais tiré sur ses cheveux comme on tirerait sur son pire ennemi, que celle qui ne s'est jamais jeté la première pierre lève le doigt. Ne pas trouver grâce à ses propres yeux, se voir en creux, s'envisager à travers des images de soi vrillées, c'est notre lot. Rien n'allait, rien ne va. Black n'est pas beautiful, partout dans le monde la beauté noire pose encore dans les magazines, peau claire et brushing irréel. Partout dans le monde, la beauté noire secoue au ralenti ses cheveux imaginaires, à peine bouclés, dans des publicités pour shampoings qu'aucune personne noire n'utilise. La beauté noire n'existe pas, elle est en négatif, elle est ce qu'on n'a pas, la peau claire et les cheveux raides. C'était la vie de Claudette Colvin, ce fut la mienne, c'est celle d'une petite fille congolaise croisée dans un bus de Brazzaville, la tête coiffée d'un tissage qui lui fait comme une perruque trop grande. Amérique, Europe, Afrique, quelque chose reste à dépasser, quelque chose reste à inventer. Et en attendant, on défrise, on brûle, on blanchit, on dilue, on achète pour des poignées d'euros des cheveux synthétiques fabriqués à la chaîne ou des cheveux naturels cédés pour presque rien par d'autres femmes d'un autre tiers-monde, on continue à suivre le rythme effréné qu'imposent les canons d'une prétendue beauté universelle.



Essais de dispositif d'image en public au Collectif 12



Extrait 3– *Noire* de Tania de Montaigne

Fred Gray, (l'avocat de Claudette) : Déclinez votre identité.

Claudette Colvin : Claudette Colvin.

Fred Gray : Quelle est votre adresse Mademoiselle Colvin ?

Claudette Colvin : 658 Dixie Drive

Fred Gray : Quel âge avez-vous ?

Claudette Colvin : 15 ans.

Fred Gray : Qui sont vos parents ?

Claudette Colvin : C.P. Colvin et Mary Ann Colvin

Fred Gray : Prenez-vous le bus?

Claudette Colvin : Deux fois par jour.

Fred Gray : Avez-vous été victime d'un incident en prenant le bus?

Claudette Colvin : Oui

Fred Gray : Quand cela a-t-il eu lieu ?

Claudette Colvin : Le 2 mars 1955.

Fred Gray : Quel bus prenez-vous ?

Claudette Colvin : Highland Gardens.

Fred Gray : Quelle heure était-il environ ?

Claudette Colvin : Environ 14h30.

Fred Gray : Où vous rendiez-vous ?

Claudette Colvin : Je rentrais à la maison après l'école.

Fred Gray : S'il vous plaît pouvez-vous dire à la Cour ce qui s'est exactement passé ce 2 mars ?

Et l'adolescente raconte, dans le détail, en essayant de ne pas baisser les yeux ni la voix devant les blancs, en essayant d'être claire et précise, posée. Et l'adolescente essaye de ne pas être ce qu'elle n'est pas, pas la femme noire furieuse des livres ségrégationnistes, pas la fautiveuse de troubles, elle essaie de dire le réel avec ordre et méthode.

Fred Gray : Et puis les deux policiers sont montés, l'un des deux a dit : « Qui c'est ça ? »

Il a dit « ça » pour désigner l'adolescente, la jeune fille noire. Il a dit « ça » à l'objet noir récalcitrant posé sur un siège de bus, un objet sur un autre objet.

Claudette Colvin : Il était très en colère. Il m'a demandé si j'allais me lever. J'ai dit : « Non monsieur » et j'ai pleuré. Il a dit : « Je vais devoir t'enlever de là. » Mais je n'ai pas bougé. Je n'ai pas bougé du tout. Alors il m'a donné un coup de pied et l'un m'a pris un bras, l'autre l'autre bras et ils m'ont simplement traînée dehors.

Simplement traînée dehors.



Essais de dispositif d'image en public au Collectif 12

